

Faire reculer « le choc des ignorances »: Fouad Laroui, Karim Amellal et Akram Belkaïd (2016-2017).

par Christiane CHAULET ACHOUR

Dans cette contribution, notre analyse portera sur deux romans et un recueil de nouvelles qui méritent le détour car ils mettent en scène des espaces, des personnages et des thématiques que la littérature n'aborde pas fréquemment, apportant des éclairages à méditer. Le premier est de Fouad Laroui, sous un très beau titre, *Ce vain combat que tu livres au monde* (Julliard, 2016) et le second de Karim Amellal, *Bleu Blanc Noir* (éd. de l'aube, 2016), jouant sur les trois couleurs du drapeau français, comme l'ont fait d'autres auparavant – on pense au *Bleu Blanc Vert* de Maïssa Bey –, dont le rouge vire au vert ou... au noir selon les époques et l'histoire racontée ; le troisième, le recueil de nouvelles enfin, est d'Akram Belkaïd et s'intitule, *Pleine lune sur Bagdad* (éd. Erikbonnier, 2017).

Fouad Laroui¹ est très connu dans la littérature maghrébine : le lecteur est habitué à ses narrations ludiques, drôles et efficaces qui font mouche, le sortant de ses paresseuses certitudes. De nombreux titres seraient à citer. Contentons-nous d'un récit, *La femme la plus riche du Yorkshire*, en 2008 où son personnage principal, Adam Serghini « profite de son séjour outre-Manche pour infiltrer du local, radiographier et croquer de l'autochtone, dans son milieu naturel », comme l'indique la quatrième de couverture. Dans son dernier récit, l'humour n'est pas la tonalité dominante même s'il perce ici ou là. Le sujet ne s'y prêtait sans doute pas et Fouad Laroui poursuit un autre objectif, déjà mis en œuvre dans des articles de presse et tout particulièrement dans une Tribune de *Libération* du 10 décembre 2015, « Un récit qui n'oublie pas les perdants », accompagnée de la carte du partage du Moyen-Orient, « la carte de l'accord secret Sykes-Picot du 16 mai 1916, conclu entre la France et le Royaume-Uni, avec le consentement de la Russie, établissant leurs zones de contrôle au Moyen-Orient ». Il a publié aussi, chez Laffont, en 2016, *De l'islamisme, une réfutation personnelle du totalitarisme religieux*.

Moins connu dans la littérature algérienne ou... française, Karim Amellal² signe là son second roman après le récit particulièrement réussi, *Cités à comparaître*, en 2006. « Il imagine, écrit Bélich Nabli, une France gagnée démocratiquement, politiquement et idéologiquement par les idées du FN. Mais après ? Après il y a une histoire de résistance qui ne se joue pas au cœur de Paris, mais aux marges, à la périphérie ».

Akram Belkaïd³ est connu pour ses chroniques journalistiques et ses reportages que ce soit dans *Le Quotidien d'Oran* – il y tient chaque semaine sa « Chronique du blédard » depuis

¹ Fouad LAROUÏ, né en 1958 à Oujda (Maroc) est ingénieur et économiste. Il est, depuis plusieurs années professeur de littérature à l'Université d'Amsterdam, romancier de langue française, poète de langue néerlandaise, éditorialiste et critique littéraire. Il est l'auteur de plusieurs romans. Celui-ci est son quatorzième. Il a reçu de nombreux prix littéraires et a édité des essais.

² Karim AMELLAL, né en 1978 à Paris et a passé son enfance en Algérie, pays qu'il quitte, avec ses parents après 1988. En 2005, il publie un premier essai *Discriminez-moi ! Enquête sur nos inégalités* et un récit *Cités à comparaître* paru chez Stock en 2006. Il enseigne à Sciences Po depuis 2005. Il est membre fondateur du Collectif de jeunes écrivains et artistes *Qui fait la France ?*, il est l'un des auteurs de *Chroniques d'une société annoncée* (Stock, 2007). En 2013, il cofonde *Chouf-Chouf.com*, le premier média vidéo participatif d'informations sur l'Algérie et la diaspora algérienne.

³ Akram BELKAÏD est né en 1964 à Alger. Diplômé de l'ENITA (ingénieur), il a été ingénieur de maintenance dans une compagnie aérienne. A partir de 1991, il se consacre au journalisme. Il s'installe en France en 1995 et entre, la même année, au quotidien économique et financier *La Tribune Desfossés*. Il est aujourd'hui journaliste au *Monde diplomatique* et collabore à plusieurs organes et sites de presse. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le Maghreb et l'Algérie.

2005 –, ou *Le Monde diplomatique*. Avec ses nouvelles, il édite, pour la première fois, une œuvre littéraire pour esquisser des représentations différentes du « monde arabe ».

Si Fouad Laroui tente « l'autre récit » de la montée de l'islamisme en exhibant les racines lointaines, Karim Amellal montre l'autre danger, imminent, celui de l'installation au pouvoir de l'extrême droite et de son intégrisme dans une France anesthésiée par la succession des attentats djihadistes et ses répercussions sur les populations issues de l'immigration ; quant à Akram Belkaïd, il s'intéresse aux pays mis au ban de la communauté internationale pour soupçon plus ou moins avoué d'islamisme et donc, dans la pensée commune, de terrorisme.

Ces trois écrivains partagent, avec des choix narratifs différents, le désir raconter autrement le monde, dont ils sont issus ou dont ils sont solidaires, pour faire entendre un autre récit. En ce sens, leur démarche peut être mise en regard avec les analyses d'Edward Saïd, particulièrement dans son essai, *Culture et impérialisme*⁴. Il y souligne le danger du singulier en matière de culture et comment « la » culture comprise comme source d'identité conduit à « des conflits meurtriers » ; car, pour lui, « la culture est un champ d'efforts humains d'une extraordinaire diversité ». Son choix d'analyse se porte sur le roman car c'est le genre où se déploie le récit que les êtres humains font de leurs aventures. Les Européens et les Américains des métropoles ont été « confrontés à d'importantes populations immigrées non occidentales sur leur territoire, et à une liste impressionnante de voix nouvelles qui demandent que leurs récits soient entendus ». L'objet de son ouvrage est donc de mettre en relation ces voix. Edward Saïd écrit :

« Ignorer ou négliger l'expérience superposée des Orientaux et des Occidentaux, l'interdépendance des terrains culturels où colonisateurs et colonisés ont coexisté et se sont affrontés avec des projections autant qu'avec des *géographies, histoires et narrations rivales*, c'est manquer l'essentiel de ce qui se passe dans le monde depuis un siècle. »

L'expérience de l'Empire est commune à tous – étant entendu que la notion de « superposition » est à associer à celle de « rivalité », nul angélisme chez Saïd –, elle appartient conjointement aux dominants et aux dominés. La méthode d'E. Saïd est de concentrer ses efforts sur des œuvres individuelles et il entend procéder en deux temps : en les lisant « d'abord comme de grands produits de l'imagination créatrice ou théorique ; puis (en montrant) en quoi elles participent de la relation entre culture et impérialisme ».

Comment ne pas penser aussi, en lisant ces trois oeuvres, à l'essai de 1998, d'Amin Maalouf, *Les identités meurtrières* ? :

« Lorsqu'on incite nos contemporains à "affirmer leur identité" comme on le fait si souvent aujourd'hui, ce qu'on leur dit par là c'est qu'ils doivent retrouver au fond d'eux-mêmes cette prétendue appartenance fondamentale, qui est souvent religieuse ou nationale ou raciale ou ethnique, et la brandir fièrement à la face des autres. Quiconque revendique une identité plus complexe se retrouve marginalisé. Un jeune homme né en France de parents algériens porte en lui deux appartenances évidentes, et devrait être en mesure de les assumer l'une et l'autre. »

*

**

Dans son roman, Fouad Laroui choisit de mettre en place une fiction qui réunit un jeune couple, Malika, institutrice à Paris et ancrée dans sa francité, sa liberté et son indépendance et

⁴ Traduit en français en 2000, éd. Le Monde diplomatique et Fayard.

Ali, plus en recherche d'une réussite et de l'éloignement de son origine marocaine. Le roman commence par une courte séquence où Ali demande à Malika d'habiter ensemble, ce qui la surprend. Finalement le couple s'installe dans l'appartement de Malika et tout se passe pour le mieux puisque l'un et l'autre travaillent. Ali est informaticien et il participe à un programme qui conduit l'ensemble de l'équipe à aller à Toulouse. Mais, à cause de ses origines, il est rayé de la liste des promus. C'est pour lui l'effondrement de tout ce qu'il a construit : ce diplôme arraché de haute lutte lui semblait le sésame de l'intégration et lui donnait le sentiment d'appartenance à un lieu, Paris et à un mode de vie. Un très beau chapitre sur la ville, « l'ombilic du monde » permet de mesurer de quelle hauteur il tombe et le naufrage de ses illusions. Il sombre dans une profonde dépression et son cousin le récupère pour le remettre dans « le droit chemin » avec des arguments sans réplique : « - Tu vois, Ali, je te l'ai toujours dit : on ne sera jamais vraiment acceptés ici. *Ma kay-hemlounach*. Il y a même un mot pour ça : "islamophobie". C'est parce que tu es musulman qu'ils t'ont fait ce sale coup ». Ali résiste mollement puis cède et prend le chemin de la mosquée puis d'un logement collectif et enfin de la Syrie. Malika, elle, assiste impuissante et sans comprendre à sa métamorphose. Cette fiction est en quelque sorte la fable illustratrice de ce que le romancier veut démontrer. Et le roman serait un agréable récit attendu s'il n'était perturbé, dans son écriture et dans son discours, par les interventions de la voix du narrateur qui fait entrer l'Histoire, la grande avec un H majuscule dans la petite histoire des personnages : « L'Histoire, c'est la grande concasseuse, machine aveugle qui broie, ingère et puis rejette, brisés, de part et d'autre d'un grand partage, les corps de ces pantins qui s'étaient crus hommes, chacun maître de son destin. »

Dès la première scène, cette voix intervient :

« Un instant ! Faisons une pause. Cette conversation [celle qu'on vient de lire entre Malika et Ali], il lui manque... Que lui manque-t-il ? Eloignons la loupe, essayons d'avoir une vue globale – c'est le mot idoine, puisqu'il s'agit du globe, de la marche des choses, chaotique depuis toujours, mais *globalisée* depuis quelques décennies...

A cette conversation, il manque l'essentiel : le contexte. L'arrière-plan. Le fond. Il manque l'Histoire ».

Et sans la lisser dans la fiction comme arrière-fond, Fouad Laroui choisit de l'exhiber dans des chapitres autonomes, laissant le lecteur faire les liens et lui donnant une place aussi conséquente que celle donnée à la fiction. Les titres de ses chapitres jouent beaucoup sur des expressions consacrées mais appliquées à d'autres objets, un des mécanismes connus de l'humour ou de la dérision. Ainsi « Un héros de notre temps » est un chapitre consacré à Nasser. Un chapitre s'intitule « Si ce n'est pas toi... », de la fameuse fable de La Fontaine, pour brocarder la responsabilité collective des Arabes et des musulmans dans la montée du djihadisme dans l'esprit du plus grand nombre. Cette volonté d'« une autre écriture de l'Histoire » se manifeste dans d'autres titres de chapitres sans ambiguïté : « Leur Lawrence et le nôtre » ou « Deux récits algériens ». Si l'humour n'est jamais loin, marque même de l'écriture de F. Laroui, il y a plus ici une tonalité de dérision et parfois un certain regard goguenard. Par cette apparente légèreté, le romancier veut emporter l'intérêt du lecteur et y parvient. Le critique de *La Vie* regrettait ces interruptions :

« L'écrivain démonte avec une grande finesse d'analyse le système qui conduit un individu ordinaire, heureux de vivre à Paris, vers les chemins de mort de la radicalisation, et ça fait froid dans le dos. On aimerait qu'il s'en tienne à son récit, qui dit juste et fort. Mais il juge utile de l'abandonner régulièrement pour des commentaires de pédagogue et des notes didactiques qui brisent l'élan. Dommage. »

Il me semble au contraire que c'est cette discontinuité introduite par cet apport fort de « l'autre récit » qui fait le prix de ce roman et le distingue d'une histoire mille fois entendue d'une radicalisation.

Interrogé le 11 mai 2005 par Youssef Lahlali dans *Libération*, il récusait une fameuse expression :

« Je ne suis pas d'accord avec cette histoire de choc des civilisations, mais je suis d'accord avec une phrase que j'ai utilisée il y a longtemps : c'est le choc des ignorances. C'est-à-dire on ne comprend même pas qui est l'Autre, on ne cherche même pas à comprendre celui qui est en face de nous, c'est le choc des ignorances. »

C'est bien contre le choc des ignorances que ce roman s'écrit. Le projet est démesuré mais comment faire autrement. Le romancier conclut ainsi sa Tribune de 2015, signalée précédemment :

« Il faut réécrire l'histoire du XX^e siècle, en ayant le courage (ou la folle ambition) d'intégrer tous les récits, celui des perdants aussi, de ceux qu'on a colonisés, "écrasés", humiliés, de ceux à qui on a fait des promesses vite oubliées, il faut intégrer tous ces récits dans un méta-récit humaniste qui serait celui de tous les hommes, où chacun (même le vainqueur, surtout le vainqueur) reconnaîtrait ses fautes, où personne ne serait oublié et dans lequel chacun pourrait se reconnaître. Vaste programme, certes. Mais où est l'alternative? »

C'est également autour d'un jeune couple que Karim Amellal construit son roman : lui travaille dans une banque. On ne saura pas son nom puisqu'il est le narrateur du roman à la première personne. Elle, Agnès, est universitaire, passionnée de culture grecque. Ils vivent dans le milieu protégé des gens nantis et même si certains signes permettent de penser, dès les premières pages, que l'origine du jeune homme n'est pas franco-française, il fait tout pour neutraliser en quelque sorte ce qu'elle pourra avoir de contraignant. Il s'aveugle face aux manifestations d'une droitisation extrême de la société. Même s'il craint l'arrivée à la tête de la République de l'extrême droite, il se persuade que ce ne sera pas pire qu'avant. Toute la première partie est une radioscopie minutieuse de la société française des nantis aux banlieues en passant par les médias. Karim Amellal a l'art de croquer des portraits et comme il puise dans la réalité que nous vivons, il crée un vrai jeu de devinettes drôles pour découvrir la personne réelle sous le personnage inventé et si l'on a un doute, les quelques traits esquissés pour le camper nous l'enlèvent. Pour ne prendre qu'un exemple, ainsi du « philosophe Ernest Malinkraut⁵ » qui « entonna sur le plateau de l'émission "Mots croisés", consacrée à l'attaque de l'université d'Assas, une longue et sophistiquée plainte où il vitupéra à grand renfort de citations latines contre le vil penchant contemporain pour une "turbo-modernité" qui nous acculait à une forme de "déréliction" ». Il parlait « ses mains enchevêtrées l'une dans l'autre par-dessus la couverture d'un grand cahier à spirales dans lequel, lorsque les autres parlaient, il gribouillait des mots indéchiffrables qu'une caméra filmait parfois, en zoomant ».

Si on peut penser qu'il y a parfois quelques longueurs dans ce monde bien connu, cette impression disparaît avec la seconde partie. Mireille Le Faecq et son Parti national ont gagné les élections triomphalement⁶. Avec adresse, certaines mesures sont mises en place ainsi que quelques ministres comme Marcel Retour à qui est confié le ministère de l'identité nationale. Mais ce n'est qu'après le second triomphe, celui des élections législatives, que la machine à

⁵ Appellation à peine déguisée d'Alain Finkielkraut.

⁶ Mettant en fiction la hantise d'une partie du pays de voir Marine Le Pen gagner les élections présidentielles en 2017. Ce ne fut pas le cas mais le roman ne perd rien de son discours prémonitoire pour... l'avenir. Bien d'autres que cette femme politique ont des positions d'extrême-droite.

transformer la France se met en place méthodiquement en s'attaquant en premier lieu aux étrangers et à ceux qui ont « une origine » suspecte et à tous les signes idéologiques, plus facilement modifiables que les réalités économiques. Le pays semble encaisser sans réagir et même satisfait que les mesures annoncées soient appliquées. L'histoire du narrateur, d'Agnès et de leurs deux familles respectives se poursuit au milieu de ces bouleversements. Lentement, à la mesure de la difficulté qu'il a à admettre la réalité, le narrateur prend conscience qu'il ne peut rester passif et qu'il lui faut rejoindre les groupes de résistance.

Interrogé en avril 2016, Karim Amellal explique le profil de son narrateur :

« Il est issu de l'immigration, de culture musulmane, par ses parents, mais il ne se pose pas ces questions : il a fait des études, a de l'ambition et vit normalement, à Paris. La pression de l'actualité et l'état des débats font que, peu à peu, son "identité" – l'identité à laquelle, au forceps, on l'assigne – s'impose à lui. Cette mécanique qui est à l'œuvre dans la société française aujourd'hui est très pernicieuse car, en parlant de cette prétendue "communauté musulmane", en la distinguant, en employant ces formules, du reste du corps social, on l'essentialise, on la sépare des autres, on la traite en paria. Les conséquences de cette situation sont catastrophiques... »

Cette fiction sert donc de support à une sorte d'alerte que voudrait provoquer le roman :

« Ce que j'essaye de décrire dans mon roman, c'est à la fois l'arrivée de l'extrême droite au pouvoir, mais également, et peut-être surtout, la banalisation des idées de l'extrême droite dans la société française. Ce qui est frappant – et cela m'a particulièrement frappé au moment du débat sur la déchéance de nationalité – c'est à quel point les idées de l'extrême droite s'étaient répandues dans l'ensemble des catégories sociales de la population, et notamment chez les élites. »

Le romancier ne récuse pas l'engagement de son œuvre, comme c'est le cas aussi pour Fouad Laroui :

« A son infime échelle, mon roman est un roman politique, d'abord parce que c'est un roman d'anticipation, ensuite parce que la politique est sa toile de fond, la matrice de l'histoire, enfin parce que mon intention, en tant que romancier, est d'inscrire ce livre dans un contexte politique et pas seulement littéraire. Après *Soumission* de Michel Houellebecq ou *2084* de Boualem Sansal, j'avais besoin d'écrire un contre-récit, un roman qui propose une autre vision du monde que celles dont nous sommes en permanence abreuvés, où l'islam et les immigrés sont les ennemis publics numéro 1. *Bleu Blanc Noir*, à sa façon, fait des anti-héros de la réalité les héros de la fiction. »

La littérature algérienne n'est pas prolige sur le Proche Orient. En ce début du XXI^e siècle, à la faveur de reportages qu'effectuent des journalistes algériens, des nouvelles sont écrites dans la foulée qui ouvrent l'éventail des créations vers ce Proche-Orient, dans plusieurs de ses pays. Sensiblement de la même génération qu'Akram Belkaïd, Salim Bachi travaille, dans plusieurs de ses œuvres, sur la place de l'islam et de ses dérives en Algérie et en France. Plus directement, Mustapha Benfodil, journaliste reporter qui était en Irak à l'époque choisie dans *Pleine lune sur Bagdad*, édite *Journal d'un voyage de guerre*⁷.

On voit, grâce à ce bref rappel que ce recueil de nouvelles fait une entrée remarquée dans la littérature algérienne par l'originalité du traitement des espaces choisis. Akram Belkaïd est essentiellement journaliste. Pourtant la plume littéraire l'a démangé depuis quelques années et cette fois elle s'impose au terme de voyages dans chacun des pays où il entraîne son lecteur. Comme l'écrit Saïd Djaafar :

⁷ Salim Bachi est né en 1970. Mustapha Benfodil en 1968. Son « journal » est édité par Liberté-Casbah éditions à Alger en 2003.

« Les nouvelles-roman d'Akram Belkaïd par leur ampleur géographique et humaine nous révèlent que ce n'était pas seulement l'Irak qui était mis en souffrance. Il n'était que l'épicentre d'un nouveau jeu de guerre de l'Empire dont les répliques vont de « l'eau à l'eau », de l'Atlantique au Golfe.

Dans l'Olympe des temps actuels, Arès, le dieu de la guerre, pourrait prendre les airs texans d'un Dick Cheney secondé par quelques «princes de ténèbres» néo-conservateurs qui décident, sans nécessité vitale pour l'Empire, juste pour étaler sa force, d'aller détruire l'Irak⁸. »

L'expression « nouvelles-roman » vient du choix par le nouvelliste, comme épine dorsale de ses récits, comme focalisation commune à ses quatorze nouvelles, de la date du 20 mars 2003 « par une nuit de pleine lune, les Etats-Unis d'Amérique, et leurs alliés, déclenchent l'invasion de l'Irak pour renverser le président Saddam Hussein et son régime. Au même moment, de Badgad à Casablanca, de Gaza, Tunis, Washington à Paris, des destins basculent, des drames se nouent à huis clos⁹. » Il est rare qu'un recueil de nouvelles relie ainsi aussi étroitement et significativement les textes qui le composent. Cette unité de temps explose dans différents lieux, dessinant une carte où pays et villes obligent le lecteur à plonger dans les réalités humaines d'une agression qui, balayant la spécificité de chaque nation concernée, les plonge dans une destinée commune. Ce fil rouge est toujours explicité à un moment ou l'autre de la nouvelle mais il l'est, dès le second paragraphe, dans la douzième nouvelle :

« Ce soir, il n'est pourtant guère question de s'attarder sur la cataracte de lumière crue qui tourbillonne dans un fracas de nacre. En cette nuit du 20 mars 2003, Beyrouth, ville occupée, n'est rien d'autre que le cœur tourmenté d'un monde arabe bien mal en point. Comme ses sœurs de la région, elle se recroqueville. Ses amants se sont séparés, ses ermites se terrent, ses mendiants prophètes se taisent et ses poètes dorment d'un sommeil sans muses. Ici, mieux qu'ailleurs, on connaît le prix du malheur et de la folie des hommes. On sait qu'un temps splendide, qu'un panorama féérique, n'empêchent pas les horreurs¹⁰. »

Ce sont des tranches de vie ou des instantanés qui sont saisies durant cette nuit qui plonge dans encore plus de violence et de domination ce que l'Autre, personnifié par l'Amérique, présente comme un espoir de changement et une croisade pour la démocratie.

Les incipit, les seuils des récits sont sans ambiguïté dans la dysphorie comme cette entrée dans Gaza : « Gaza, de nuit. Immense prison à l'air libre. Cage étroite pour humains sans droits ni libertés. La honte du monde dit éclairé. Malédiction éternelle pour celles et ceux qui permettent et tolèrent cette infamie¹¹. »

On remarque que les descriptions du cadre, qu'il soit naturel ou construit par les hommes, sont nombreuses : elles sont nécessaires car le meilleur moyen qu'a trouvé la littérature pour faire image – elle n'a pas les moyens des arts visuels, le cinéma en particulier – est de multiplier les notations descriptives pour que le lecteur apprenne à connaître ces pays et ces villes dont il est question et qu'il ne voit, de façon générale, qu'en ruines sous la force des explosions et des attentats. Dans le même ordre d'idées, rendre familier un cadre étranger, le lexique arabe est essaimé tout au long des textes et les toponymes sont précis.

« Un bouillon de lumière crue se déverse en couches épaisses sur Damas et le Qayssoun, mont chauve et gardien ancestral de la ville ouverte à tous les Arabes. Soirée d'hiver finissant, nuit calme et ville tranquille. Que le lecteur veuille bien nous pardonner car ces qualificatifs ne sont pas appropriés. Nouvelle proposition : nuit

⁸ Saïd Djaafer, Journaliste, « *Pleine Lune sur Bagdad* d'Akram Belkaïd : De l'Atlantique au Golfe, des femmes et des hommes dans la nuit de Hulagu-Bush », *HuffPost Algérie*, 22/06/2017.

⁹ Ibid. On peut penser qu'il y a insistance sur une date-clef pour ces pays alors que pour l'Amérique et ses alliés, cette date est le 11 septembre 2001.

¹⁰ « La règle de tous les malheurs possibles » in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 212.

¹¹ « Après le chemin... », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 34.

froide et ville résignée, contrainte par une attente insondable. Une espérance diffuse en un mieux. Un petit mieux ou, en tous les cas, un moindre mal. Nuit froide et ville résignée. Voilà donc ce qui convient en ces lieux où l'espérance née au début du nouveau siècle n'a guère duré¹². »

On trouve aussi dans plusieurs nouvelles, une évocation actualisée du désert. Renforçant cette mise en « pays », les nouvelles égrènent des portraits prenants : les personnages restent présents à l'esprit, une fois le livre refermé. Personnages ambivalents et peu recommandables dont on découvre les motivations en cours de nouvelle, comme dans le texte, « Deux hommes dans le Najd » ; personnage répugnant et adipeux « dans le quartier huppé de Salwa à Koweï-City » dans « Par cette perle ». Des couples se détachent dans leur singularité comme ce couple d'Irakiens dans la première nouvelle qui se disputent dans cette nuit autour du lait à acheter pour le bébé ; ou le couple de Koweïtiens qui se méprise et se déteste et où le regard chargé de haine de l'épouse rappelle, dans une mise en abyme, l'invasion du pays par les Irakiens, l'été 1990.

Des espaces médicaux sont le lieu d'affrontement, d'humiliation et d'exactions, à Beyrouth, dans une clinique haut de gamme ou à Alger, aux alentours d'un hôpital où un médecin sera livré aux intégristes. Ces derniers sont souvent présents même s'ils ne sont pas toujours nommés et décrits comme dans la nouvelle qui se passe à Casablanca et qui a pour titre, « L'Emir ».

La place des femmes est conséquente, qu'elles soient réelles ou inventées par la fiction, qu'elles soient présentes ou absentes. Femmes intellectuelles comme Gamra dans la première nouvelle, étudiante en littérature ayant épousé son enseignant ou la traductrice de la dernière nouvelle, réfugiée à Paris et qui, cette nuit de mars, à partir du titre de la grande poétesse irakienne, Nâzik al-Malâika¹³, « le chemin du retour amer », prend la décision de rentrer au pays. En clôture du recueil, cet ultime paragraphe revêt bien entendu un message symbolique pour ces Arabes de différents pays, acculés à l'exil :

« Oui, je vais bel et bien prendre *le chemin du retour amer*. J'irai sur les rives de l'Euphrate, courir sur les berges et m'attarder devant les barques qui reviennent de la pêche aux carpes. Je vais me laisser glisser et rejoindre mon pays, mon seul et unique pays. Si l'Irak, ce piège, doit mourir, je mourrai avec lui. Et s'il vient à renaître, je renaîtrai avec lui. Que Dieu, s'il existe, me donne la force d'accomplir de retour et qu'il maudisse Bush et son caniche. Que cette aube qui s'annonce dans le ciel parisien en soit le témoin : je jure et j'annonce qu'il est temps pour moi de revenir à Bagdad¹⁴. »

Badra, la plongeuse de perle, réduite à l'enfermement par son mariage et traumatisée à jamais par ce qu'elle a subi des Irakiens lors de l'invasion de 1990, alors que son mari était absent et qu'il s'est bien gardé de rentrer au pays ; elle a utilisé le chèque reçu pour « réparations de guerre » pour l'achat d'une petite barque à moteur qui lui permet de retourner plonger comme lorsqu'elle était jeune fille. La force qu'elle retrouve se concentre dans une grande violence à la fin de la nouvelle.

Mais ce qui fait le ciment de ces quatorze nouvelles, outre la date choisie ainsi que l'événement historique qu'elle représente, ce sont deux éléments constants : la poésie et la lune, son symbole récurrent. Une note finale, « Références et indications bibliographiques », donne quelques clefs pour aller, à notre tour, découvrir d'autres poèmes. Dans la nouvelle sur

¹² « La lune est aux Arabes ! », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 74.

¹³ Nâzik al-Malâika est une des plus grandes poéteses irakiennes du XX^e siècle. Elle apparaît dans quatre nouvelles du recueil en un hommage appuyé. Née à Bagdad en 1922, elle quitte l'Irak en 1970 avec l'arrivée au pouvoir du parti Baas. Elle est au Koweït qu'elle est obligée de quitter au moment de l'invasion irakienne du pays. Elle vit alors au Caire où elle meurt en 2007 à 84 ans. Cf. l'article de Gilles Ladkany la concernant dans l'*Encyclopaedia Universalis*.

¹⁴ « IQTF », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 254-255.

Gaza, le poète non nommé est Mahmoud Darwich, tellement emblématique de la voix poétique de la Palestine. Les jeunes Syriens qui veillent sur une terrasse du vieux Damas, maudissent et admirent tout à la fois cet astre dans la poésie : « Elle est la survivante des fiertés arabes. Il n'y a qu'elle que nous pouvons célébrer sans jérémiades nostalgiques. Et d'ailleurs, qui d'autre pourrions-nous chanter ?¹⁵ ». Dans l'anthologie réunie par Abdellatif Laâbi, sous le titre, *La poésie palestinienne contemporaine*¹⁶, l'astre est malmené par des poètes palestiniens. L'objectif est de sortir l'expression poétique traditionnelle de ses clichés habituels pour dire la nouvelle Histoire en train de s'écrire. Ainsi Mahmoud Darwich écrit :

*« O poètes de notre glorieuse nation
Je suis l'assassin de la lune
Dont vous étiez esclaves »*

Et Mourid al-Barghouti :

*« O lune niaise, maladroite
Tu nous as trahis
L'ennemi t'a vue, est parti à notre rencontre
Il nous a rejoints alors que nous tenions à la main
Une lune éclatante »*

Bien d'autres caractéristiques de ces nouvelles pourraient être analysées et signalées. Au lecteur d'en faire la découverte, de les savourer et de lire des poèmes méconnus ; d'installer aussi ces pays vaincus et dominés dans leur soif de culture et d'existence.

A une question posée sur cette double pratique d'écriture, celle du journalisme et celle de la fiction, Akram Belkaïd répondait en juillet 2017 que sans les reportages, ces nouvelles n'auraient sans doute pas été écrites :

« Plusieurs d'entre elles sont inspirées par le vécu sur le terrain. Il s'agit parfois de simples détails mais cela donne plus de chair au récit. C'est le cas, par exemple, du voyage de nuit, et par la route, entre Amman et Bagdad. A Dubaï, j'ai aussi rencontré, par hasard, le représentant d'une grande marque de spiritueux qui m'a raconté dans le détail comment s'organisait la contrebande d'alcool en Arabie saoudite. La littérature permet de s'affranchir des règles du journalisme. Pour évoquer tel ou tel sujet, je n'ai pas besoin de citer des noms, de mettre en danger des informateurs. Je décris une réalité mais je peux la mettre au service d'une fiction. La littérature me semble être le moyen idéal pour rendre compte de la complexité d'une situation ou d'une personnalité. Le journalisme va à l'essentiel et s'interdit de dérouter ou surprendre le lecteur. Il est limité et toujours imparfait. Il manque toujours quelque chose dans un reportage. Une information, une confirmation, un point de vue supplémentaire. La littérature offre une liberté totale à commencer par celle d'inventer et d'imaginer des situations. Le journalisme, lui, reste corseté par le strict et absolu respect des faits¹⁷. »

A la question récurrente, « Que peut la littérature ? », ces trois écrivains répondent à leur façon, en tournant le dos aux représentations convenues pour faire connaître des voix du monde et pas seulement celles des dominants. En se donnant la liberté de dire, elle se fait alerte, réparation et information. Ces romanciers redonnent aussi ses lettres de noblesse à l'engagement en littérature compris comme questionnements incessants au lecteur et non manuel de propagande.

¹⁵ « La lune est aux Arabes ! », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 79.

¹⁶ Editions le temps des cerises, La maison de la poésie Rhône-Alpes, 2002.

¹⁷ « Nouvelles du monde arabe – Entretien avec Akram Belkaïd », par Christiane Chaulet Achour, *Diacritik*, revue culturelle en ligne, juillet 2017.